

Chronique d'un embusqué. Dernier temps

Robert Lalonde

Number 797, July–August 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88438ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, R. (2018). Chronique d'un embusqué. Dernier temps. *Relations*, (797), 50–50.



Robert Lalonde

Chronique d'un embusqué

Dernier temps

L'hiver qui s'en était retourné revient. Les mains enfouies dans les poches de ma parka, je prends le sentier qui mène à la pinède, la tête chamboulée encore par des songes industriels et impénétrables. La nuit, la cervelle se détraque, régurgite le mal avénu, l'inavoué, l'inavouable, vous convie à croire que votre temps est achevé, votre limite dépassée, que la mort est à votre porte. De quoi faire un trou dans la glace et m'y laisser glisser dans un bel accident silencieux et définitif. Mais, il y a les autres, il y a les livres et il y a l'espérance qui vous incitent à la tolérance, à la mansuétude, réclament pour vous la grâce, l'amnistie, le pardon, l'acquiescement.

Il faut mettre flamberge au vent, disait mon père. C'est-à-dire être prêt à se battre, avoir l'épée à la main. Maximes, sentences et proverbes s'entendent pour faire la preuve que les mots sont porteurs de plus d'un sens. Ratatiner le langage, comme d'aucuns le proposent, ne nous conduira pas à davantage de communion, mais nous fera chuter corps et biens dans le piège du lieu commun. Et, un jour, un mauvais jour, on ne saura plus ce qu'il nous faudrait entendre en lisant :

« Le poème est l'amour réalisé du désir
demeuré désir »

RENÉ CHAR

Ou encore :

« Et mon corps de galet mangeant
poisson
mangeant colombes et sommeils
le sucre du mot Brésil au fond
du marécage »

AIMÉ CÉSAIRE

Il neige. Le temps revient sur ses pas. Pâques est derrière nous et Noël est tout proche. Une vingtaine de merles sautillent sur la pelouse enfarinée, je n'en ai jamais vus autant et si tôt arrivés. Pauvres picosseux, quelle pâture espérez-vous donc dénicher dans notre champ de diamants ? Chiennes et chats comme

moi sont ahuris, ont le caquet bas, les poils du fessier tapés à force d'à cœur de jour s'asseoir et d'en vain patienter. Tout de même, je déplie une chaise, m'y laisse tomber comme un fusillé, ferme les yeux et facilement convoque pissenlits et chardonnerets, lilas et colibris, soif et pichet d'eau fraîche. Je refourre dans la grande poche de ma parka couchée à mes pieds les deux plaquettes de poésie qui n'y tiennent pas plus de place que deux minces tablettes de chocolat. Et voilà que, sans que je m'aperçoive de la métamorphose et comme si mes amis poètes avaient fait miracle, nous passons de mars à juin. Le soleil me cuit visage et bras. Ma chenille d'automne est de nouveau en chrysalide au bout de la branche la plus basse du chêne. Collant l'oreille au cocon j'entends pétiller les élytres du futur papillon.

Entre chien et loup, remuant de ma fourche ce qui reste de mon feu de branches d'hier soir, j'aperçois de grandes villes de braise qui s'effondrent dans une nuit de cendre. Levant la tête et pinçant les paupières, je distingue tout au fond du firmament d'autres cités ignées qui s'éboulent dans la grande nuit stellaire. La moindre étoile se tord comme une rue qui tourne et disparaît.

« Un seul mot me rend vivant,
celui que j'écris à l'instant et qui
invente le suivant. Dans un seul mot,
il y a des nuées de planètes,
de constellations. Il y a l'émotion...
J'entre dans un mot et c'est
moi que je découvre dans des régions
qui apparaissent, comme
lorsqu'on avance en écartant
le brouillard. »

C'est mon frère provençal, René Frégni qui me chuchote ça à l'oreille. Je rentre dormir, après avoir jeté un dernier regard au lac qui fume comme mon feu qui meurt.

Au matin, le févier bourdonne comme un escadron en chasse – les abeilles raf-

folent de ses fleurs soûlantes. Les queues-de-poêlon dorment dans l'eau tiède de la petite anse. Leurs amours déjà commencées, les carouges se chamaillent dans l'herbe neuve de la rive. J'entre dans l'eau jusqu'aux cuisses. Trois salamandres fuient devant mon inoffensive blancheur de ressuscité. Au large, la tortue coule comme un gros caillou. Les libellules m'auréolent, j'écoute longtemps le cliquetis de leurs ailes – on dirait le frottement de deux lamelles de plastique entre les doigts d'un enfant. Je patauge dans le fond vaseux, foulant l'humus glacé encore du haut-fond. J'avance, tranquille comme l'algue qui ne sait ni d'où elle vient ni où elle va. Je n'ai plus de honte, plus d'orgueil, plus de désir, plus de regrets, ma cuirasse d'hiver est une épave échouée, trente pieds sous moi.

À la toute dernière page de *Sur l'eau*, peut-être le plus beau de ses livres, Maupassant écrit :

« On me demande de publier ces pages sans suite, sans composition, sans art, qui vont l'une derrière l'autre sans raison et finissent brusquement, sans motif, parce qu'un coup de vent a terminé mon voyage. »

Sans le vouloir ni le savoir, Maupassant intronise l'auteur du carnet littéraire, ce narrateur vagabond qui associe, compare, pèse et soupèse, y regarde à deux fois avant de faire sa phrase où son moi indéfinissable apparaît pour aussitôt s'effacer, histoire de laisser la place à cet autre lui-même, buissonnier, abondant et libre, qui se vide et se remplit le cœur dans une même foulée, espérant que le lecteur va respirer l'aube avec lui, s'agenouiller à ses côtés pour boire à la source, lever la tête et tenter de déchiffrer à son tour *le parcours des astres dont le secret est notre immense tourment*.

C'est ma modeste entreprise, ici. Dire ce qui m'engourdit et me promène. ☺